

DIMA
ABDALLAH

•

MAUVAISES
HERBES

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

MAUVAISES HERBES

DIMA ABDALLAH

MAUVAISES HERBES

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR

13, RUE SÉGUIER, PARIS VI

2020

*Le poème de la page 231 est de Mobammad Abdallab.
Il a été traduit de l'arabe par l'auteur.*

© Sabine Wespieser éditeur, 2020

À David et Rida

*Une mauvaise herbe n'est jamais qu'une fleur qui
pousse au mauvais endroit.*

AGATHA CHRISTIE
Jeux de glaces

On transforme sa main en la mettant dans une autre.

PAUL ÉLUARD
Nuits partagées

BEYROUGH, 1983

LA MAIN DU GÉANT est tellement immense qu'un seul doigt me suffit. Il me tend toujours le doigt au lieu de me prendre par la main. Je sens l'épaisseur de chaque phalange sous ma paume qui serre fort. Quand l'auriculaire m'échappe, il me tend l'index. Je marche en titubant un peu parce que c'est souvent difficile pour moi d'avancer au bon rythme. Je sais qu'il sait parfaitement où aller. Alors je le suis péniblement, m'accrochant comme je peux au doigt, à un rythme bien trop rapide pour mes petites jambes et dans un espace bien trop grand et chaotique pour que mes petits yeux l'apprivoisent. À ma hauteur, il n'y a que mes camarades qui s'agitent et s'agglutinent autour de nous. Je n'aime pas beaucoup mes camarades, surtout quand ils pleurent. Et je n'aime pas quand il y a autant de gens et autant de bruit. Moi, je n'ai pas trop peur, vu que je suis avec mon géant. J'ai décidé que, dans ce genre de situations, il fallait lui faire confiance. Il est fort et il est très intelligent. Quand le doigt m'échappe, je m'agrippe à un bout de tissu du pantalon qui couvre l'énorme cuisse. Il s'arrête alors et me tend de nouveau la main. L'auriculaire, ou l'index. Il

me dit parfois des choses que j'entends mal, alors je ne lui réponds pas, mais ce n'est pas trop grave, on se parlera plus tard. Je me contente de m'accrocher à la main et je reste bien concentrée pour ne surtout pas la lâcher. Je serre fort ce doigt, je sais que c'est important. Je lève parfois la tête pour regarder son visage et je me dis à chaque fois qu'il est drôlement grand.

Il est venu me chercher dans une cour qui n'est pas la mienne. C'est là qu'on nous rassemble dans ces cas-là, quand ils appellent les parents pour qu'ils viennent. C'est dans cette petite cour que les enfants se mettent à pleurer et à sangloter en chœur. Il y a le premier et, comme un effet domino, ils se mettent tous à pleurer les uns après les autres. Moi, j'ai toujours regardé ces scènes avec incompréhension. Je les envie d'être aussi similaires, aussi coordonnés. J'avais beau essayer de penser à des choses tristes pour pouvoir pleurer avec eux, je n'y arrivais pas. Non, moi, comme d'habitude, dès que les tirs se sont intensifiés, j'ai prié pour que ça dure assez longtemps pour inquiéter les professeurs. Je savais que, plus le bruit était fort, plus les explosions étaient régulières et rapprochées, plus on avait une chance de rentrer chez nous. Je ne suis pas bête, je sais qu'il se passe quelque chose, quelque chose de sérieux. Les adultes emploient un ton très solennel quand ils en parlent. Ils sont souvent très nerveux. Par exemple, ils n'aiment pas quand on achète des pétards et des feux d'artifice et, quand ils en entendent un éclater, ils insultent parfois les gamins dans la rue. Moi, je crois que ce n'est pas si grave que ça,

ces histoires de guerre, et je n'aime pas trop parler de ces choses-là. Ça ne me regarde pas et puis je ne suis pas très douée pour parler des choses sérieuses.

Aux premières détonations, personne n'a réagi dans la classe, c'est à peine si la maîtresse a arrêté de parler quelques secondes. Le bruit semblait encore lointain et irrégulier. Moi, je n'écoutais plus rien de ce qu'elle disait et je priais ciel et terre pour que les tirs s'intensifient et que le bruit se rapproche. J'ai inventé une petite prière que je fais dans ma tête quand j'ai quelque chose à demander à Dieu. Mon Dieu à moi, pas celui des autres. Celui des autres, je ne l'aime pas trop. Quand le visage de la maîtresse s'est crispé, j'ai tranquillement commencé à ranger mes affaires dans mon cartable avant même qu'elle nous le demande. Avant de donner l'ordre de sortir de la classe, elle prend toujours la peine de dire aux enfants, « ce n'est pas grave », « il ne faut pas paniquer », sans en perdre son français, ce à quoi la classe entière répond toujours par des cris d'effroi en chœur et en arabe.

Une fois dans la petite cour où on attend les parents, c'est un concerto, un psychodrame que je regarde comme un film. C'est les caïds qui me fascinent le plus. J'observe à chaque fois avec émerveillement ces petits durs sangloter dans les jupons de la maîtresse. Je les dévisage, subjuguée par les larmes, la sueur et la morve qui coulent à flots. C'est peut-être parce que je suis la seule à ne pas pleurer que la maîtresse ne m'aime pas. Moi, je n'arrive pas à me forcer à pleurer, ce n'est pas de ma faute. J'ai

vraiment essayé, pourtant. J'essaye à chaque fois. À côté de mes camarades en panique, je jubile en essayant que ça ne se remarque pas trop et je guette l'arrivée de mon géant à travers un petit trou dans le mur de la cour. Un trou si petit qu'on ne distingue presque rien à travers. Ça ne m'empêche pas d'essayer de guetter sa venue. Puis, le visage écrasé sur le mur, on me voit moins. On voit moins qu'aucune larme ne veut bien couler de mes yeux.

En plus, juste à côté de mon mur, il y a un grand bac de terre où poussent différentes fleurs dont je ne connais pas le nom. J'aime bien observer les pétales de près et caresser les feuilles. Ça m'occupe et c'est comme si toucher les fleurs rendait les cris de mes camarades moins stridents. Je suis bien contente que mon petit frère soit resté à la maison aujourd'hui. À chaque fois que je regarde mes camarades pleurer, je pense à lui et aux imbéciles de sa classe qui doivent paniquer encore plus, vu qu'ils sont tout petits, et lui faire peur avec leurs cris. Je ne veux pas qu'il ait peur.

J'essaye toujours de refaire ma queue de cheval bien comme il faut pour que le géant me trouve jolie en arrivant. C'est aussi pour ça que je suis bien contente de ne pas pleurer. Je ne voudrais pas qu'il me voie pleurer. Je veux être jolie et souriante. Je mouille la paume de ma main avec un peu de salive et j'essaye de lisser tous les petits cheveux qui font des frisottis au-dessus du front. Les filles qui pleurent le plus sont celles qui sont le mieux coiffées, elles n'ont jamais des petits frisottis sur le devant. La plupart ont les cheveux lisses et bien coiffés, même en

fin de journée. Moi, je ressemble à un petit mouton avec mes boucles qui essaient de se faire la malle à longueur de journée.

Il m'a souri en arrivant et m'a tendu vite le doigt pour que je comprenne qu'il n'y avait pas le temps pour les accolades et les bisous et qu'il fallait rentrer tout de suite. Il m'a dit qu'on irait manger une glace, mais moi, je sais que ce n'est pas vrai. J'ai six ans, je ne suis pas bête. On a échangé deux ou trois mots pour se dire qu'on était bien contents de se retrouver et que ce n'était pas bien grave, tout ce remue-ménage, puis il a pris mon cartable. Le géant et moi quittons la cour des petits pour en traverser une autre, celle des plus grands. Un grand portail en fer peint en gris clair sépare les deux. Dans la mienne, il y a un grand bac à sable, alors que celle-ci est juste un immense rectangle bétonné. Le grand rectangle donne encore sur une autre cour, celle des vrais grands, celle du collège. Nous traversons une toute petite partie de cette dernière, à peine quelques mètres, pour rejoindre la grande descente menant au portail principal de l'établissement.

Quand je le regarde, je trouve que le géant est très beau, bien plus beau que tous les autres parents qui sont venus. Je sais qu'il ne faut pas que je lâche son doigt, alors je reste concentrée sur la main. La pente est l'autoroute qu'ils empruntent tous vers la sortie. Des plus petits aux plus grands, le passage impératif vers la sortie est celui-ci, il n'y en a pas d'autres. L'organisation si pensée, la séparation si organisée entre les petits, les un peu moins petits,

les moyens, les grands moyens, les grands, les adolescents et les adultes vole complètement en éclats dans la pente qui mène à la sortie. Il porte mon cartable, mes pas n'en sont pas plus sûrs, parce qu'il y a trop de gens. Je pourrais lui dire de marcher moins vite, mais je n'ai pas envie de le déranger, il a l'air très concentré. Mon géant m'escorte vers la sortie et plus nous nous rapprochons du grand portail, plus je sens son doigt se crisper dans ma paume. Parfois, marcher en ligne droite n'est pas possible et nous devons contourner les obstacles, mon corps se met alors au rythme qu'il me dicte. L'auriculaire m'indique par où il faut passer. Mon cerveau fait écran noir et ordonne à mon être entier de ne prendre pour repère que le géant. Voire que la main. Voire que le doigt.

Je connais les mains de mon géant comme si je les avais moi-même façonnées. Et plus encore. Je connais encore mieux la main droite, c'est celle que je tiens. Je la reconnâtrais parmi des millions d'autres. J'en connais chaque doigt, chaque phalange, chaque ongle, chaque poil. J'en connais l'odeur, j'en connais le taux d'humidité à la surface et la mesure exacte de la moiteur de la paume. J'en connais la consistance, les différentes consistances. J'en connais les différentes épaisseurs et les différentes rugosités, celles de chaque phalange. Je connais l'ongle le plus lisse et l'ongle le moins lisse. Je connais le nombre de millimètres taillés à chaque fois qu'il se coupe les ongles, toujours très court. Je sais lequel des cinq doigts est le plus poilu et celui qui l'est le moins. Je sais les moindres petits détails de la paume et la manière dont

le sang y circule, rendant la peau plus rouge à certains endroits qu'à d'autres. Je sais le petit défaut de l'ongle de l'index. Un demi-millimètre d'ongle manquant entre la cuticule et le reste de l'ongle, à gauche.

Les regards et les mots sont furtifs. Il a beau tendre son doigt et vérifier de temps en temps que je m'y accroche bien, tout son être scrute droit devant la sortie principale. Je sens l'urgence qui agite le géant. Son corps a beau essayer de faire l'effort de se mouvoir à mon rythme, sa précipitation n'en est que plus criante. Il prend sa mission avec un sérieux palpable jusque dans la moiteur de sa main. Les derniers mètres qui nous séparent de la porte ressemblent au dernier rebondissement, quand le chevalier mobilise tout son courage et toute sa force avant de porter le coup de grâce au dragon et de sortir en courant du donjon qui s'effondre deux secondes après qu'il en a franchi le seuil dans une acrobatie extraordinaire. Mais non. La scène finale n'est pas celle-ci, car, après la grande porte de sortie, il y a le dehors, il y a la rue et les détonations qui se rapprochent. Il y a les autres, la foule agglutinée devant la porte, chacun essayant, comme il le peut, de s'extraire de cette fourmilière dans le bruit assourdissant du trafic, des klaxons, du ronronnement permanent de la ville. Le géant prend sa mission plus que jamais au sérieux. Pendant la traversée chevaleresque de la cour, il n'était qu'en préparation, il s'entraînait pour la vraie mission du dehors. Il n'y a plus de cours, plus de limites, plus de chemin balisé vers la sortie, plus de remparts au château, plus de donjon, plus de

dragon. Il n'y a que lui, moi et l'infini chaos qui nous sépare de la maison.

C'est à ce moment-là, quand on franchit le grand portail de fer, que sa main entière attrape mon poignet. Il n'y a plus de doigt, ma main ne tient plus rien, je n'ai plus d'accroche, je ne peux plus regarder encore et encore tous les détails de ses phalanges. Sa main délaisse parfois mon poignet pour agripper mon épaule, pour me rapprocher encore plus de son corps, pour que nos corps fassent encore plus corps. De temps en temps, sa main moite exerce une pression sur mon poignet, mon bras ou mon épaule et me fait un peu mal, mais je ne dis rien. Je ne veux pas le perturber, déranger son extrême concentration. Quand je lève la tête, je vois perler sur son visage des grosses gouttes de sueur. Il y en a qui coulent le long des tempes et de la mâchoire, et d'autres qui dégoulinent le long du nez. Parfois il ordonne fermement quelques « allez » ou « attention » et j'obéis. Je comprends bien qu'il faut rentrer vite. Les autres parents ont l'air de prendre leur mission très au sérieux, eux aussi. Les enfants ont arrêté de hurler, mais ils ont l'air inquiets et il y en a certains qui pleurent encore. Moi, je ne m'inquiète pas trop, je suis bien contente d'être avec mon géant et de rentrer plus tôt que prévu à la maison. Je lève la tête pour lui crier que je suis bien contente qu'il soit venu me chercher, mais il ne m'entend pas. Je voudrais seulement le rassurer un peu, lui dire de ne pas avoir peur, mais je ne suis pas très douée pour dire ce genre de choses. Et puis, de toute façon, il y a bien trop de bruit pour pouvoir se parler.

Bravant les obstacles, surmontant les épreuves, nous atteignons la voiture et le chevalier me hisse sur son destrier avant de s'installer lui-même devant et de prendre les rênes. Le destrier est un de ces petits chevaux de Mongolie, presque un poney comparativement à la taille de mon géant. Il met quelques secondes à trouver une position confortable sur la selle, bien trop petite, et ses mains finissent par prendre les commandes des petites rênes. On attend un peu avant de partir parce qu'il y a tellement de monde qu'il est difficile de s'extraire de la fourmilière. Tous ces gens qui hurlent m'énervent. Je trouve que ça ne sert à rien de crier et de s'énervier et j'ai toujours aimé ceux qui savent rester calmes. Sur l'ordre autoritaire de son cavalier, la monture hennit et grogne avant de prendre son départ. Je ne regarde pas le paysage, je ne regarde pas par la fenêtre les autres destriers hurlants, je ne regarde que lui, je ne vois que lui. J'observe avec attention chaque geste, chaque grimace, chaque goutte de sueur. Les immenses mains tiennent fermement le volant. Même quand on est à l'arrêt, elles gardent leur position. Je scrute attentivement la main gauche, constatant qu'elle est bien plus mate que la droite. Les poils y sont aussi abondants, mais se fondent mieux dans la couleur de la peau, tannée par le soleil. La partie recouverte par la montre, qui se laisse entrevoir par moments, est très blanche. Je la fixe pour ne pas rater les instants où la montre bouge et dévoile la peau claire. J'observe la peau comme on observe des cellules au microscope, comme un sujet d'étude. Je regarde chaque poil et

m'étonne de nouveau, à chaque fois, de leur noirceur, de leur densité et de leur extraordinaire épaisseur.

Parfois la main gauche lâche le volant. La paume se tourne alors vers le ciel dans un geste lent, puis retombe lourdement. De temps en temps, le géant perd son sang-froid. Il se met à pester contre les autres conducteurs, qui apparemment conduisent mal, contre cette ville, contre les embouteillages, et contre d'autres choses que je ne comprends pas très bien. Il le fait d'une voix douce. J'aime bien le fait qu'il n'élève pas la voix, je déteste quand les gens crient. Quand les détonations deviennent plus fortes et plus fréquentes, il soupire très fort. Il se retourne alors aussitôt pour voir si j'y ai prêté attention et me sourit. Parfois il raconte même des blagues. Peut-être qu'il croit que j'ai peur. Moi je n'entends presque rien de tout cela, si peu, je n'y accorde, en tout cas, pas beaucoup d'importance. Je suis trop occupée à observer ses mains et les moindres mouvements de son corps, comme au ralenti, comme dans un film muet. Je fais presque complètement abstraction de la bande-son, je fais abstraction du décor. Je n'ai pas trop envie de savoir ce qui se passe, ni ce qui se joue dans la cohue autour de nous. Je ne le veux pas et, étrangement, mes sens m'obéissent très bien. Ils zooment sur son corps et floutent le reste. On est seuls au monde, le géant et moi. La terre est dépeuplée de tout le reste.

Les seuls moments où j'ai un peu peur, c'est quand il faut s'arrêter devant les soldats. Ils font des gestes des bras et des mains pour dire si on peut passer ou s'il

faut s'arrêter. Ils arrêtent les gens pour leur poser des questions que je ne comprends pas bien. Ils demandent souvent où on va et je ne vois pas bien ce que ça peut bien avoir comme importance. Ils demandent aussi les papiers d'identité et ça non plus je ne comprends pas bien pourquoi. Je ne vois pas ce que ça peut bien leur faire, de savoir comment on s'appelle et quand on est né. Parfois ils crient sur mon géant et il n'y a rien que je déteste plus au monde, qu'on crie sur mon père. Parfois ils ne crient pas, mais ils disent des gros mots et je les ai même déjà vus tirer sur des voitures. Alors moi je me méfie et je ne les aime pas. Ils nous arrêtent souvent, plusieurs fois par jour. Y en a partout, des soldats. Souvent, ils sont devant des espèces de petites cabanes qu'ils montent avec des sacs de sable. Il y en a certaines qui sont très bien construites et d'autres moins. Mon petit frère et moi, on aimerait bien avoir de gros sacs de sable et bâtir d'aussi belles cabanes. Une fois, il y en a un qui a frappé mon géant et qui l'a fait saigner et là j'ai vraiment eu très peur. Parce que mon géant est vraiment très fort, c'est la personne la plus forte que je connaisse, il est immense, et vu qu'il ne s'est pas défendu, ça veut dire que les soldats sont vraiment très dangereux. Sinon, mon géant l'aurait ratatiné. En plus, il était tout petit et n'avait même pas un habit de soldat. Quand ils nous arrêtent, parfois, il se retourne pour voir si j'ai peur, mais moi, le plus souvent, je n'ai pas trop peur, parfois même pas du tout, j'ai un peu l'habitude.

Je ne connais pas par cœur le chemin qui sépare l'école de la maison. Je ne reconnais aucun immeuble, aucune rue, aucun magasin, aucun pont, aucun arbre. Quand je suis en voiture avec mon géant, je ne regarde pas le paysage. Je passe mon temps à le regarder, lui. En plus, on n'emprunte pas toujours le même chemin et parfois on déménage. J'aime bien le regarder aussi parce que je le trouve intéressant. En plus d'être un géant, il a un petit quelque chose que les autres n'ont pas. Je ne saurais pas dire quoi, mais c'est comme s'il y avait quelque chose de lumineux chez lui. Je connais d'autres personnes qui ont, elles aussi, une sorte de petite lumière, mais, chez lui, ce n'est pas pareil, c'est comme si elle était unique et très différente de celles des autres. Comme si elle brillait plus fort. C'est quelque chose qui attire les yeux, qu'on ne peut pas s'empêcher de regarder. Je trouve que, quand il est entouré d'autres personnes, on le voit plus lui que les autres. Et quand il parle, c'est comme si sa voix avait quelque chose de magique, un timbre unique qui la rend différente des autres voix et donne envie de l'écouter. J'ai remarqué que, quand il est avec ses amis et qu'il parle, personne ne l'interrompt. J'ai déjà entendu des gens dire qu'on appelle ça du charisme, mais moi je crois que c'est autre chose, quelque chose qu'on ne peut pas vraiment expliquer. Je n'aime pas quand les gens essaient de tout expliquer. Moi je crois que le géant a un super-pouvoir, quelque chose de magnétique qui absorbe tout autour de lui. Hier, j'ai regardé une émission de télévision sur l'astronomie et je me suis dit que le géant était une sorte

de supernova devenue trou noir. Le géant est une gigantesque étoile qui illumine tout et un trou noir qui avale tout ce qui se trouve à proximité. Ce n'est pas que les autres personnes autour de lui sont moins importantes, c'est seulement que le trou noir a un tel poids, une telle force gravitationnelle, qu'il engloutit tout.

Quand nous sommes coincés dans les embouteillages, il lui arrive de lâcher quelques secondes le volant pour allumer une cigarette. Il la coince rapidement entre l'index et le majeur, bien au fond, là où les deux doigts se rencontrent, et se remet vite en position de combat, les mains sur le volant. Je regarde la cigarette se consumer dans sa main en suivant de mon regard le passionnant voyage des volutes de fumée. La fine cigarette fait paraître sa main encore plus gigantesque. Un minuscule et fin petit bâtonnet blanc coincé entre deux doigts énormes. Entre les deux phalanges les plus épaisses. Je le regarde et je me dis que j'aime bien l'odeur ambiante : un savant mélange de carburant, d'iode, de pots d'échappement et de cigarette.

TABLE DES MATIÈRES

BEYROUTH, 1983	11
BEYROUTH, 1983	25
BEYROUTH, 1984	35
BEYROUTH, 1985	51
BEYROUTH, 1986	61
BEYROUTH, 1986	73
RMAYLEH, 1989	85
BEYROUTH, 1990	97
PARIS, RUE MOUFFETARD, 1990	111
PARIS, JARDIN DU LUXEMBOURG, 1996	125
PARIS, JARDIN DES PLANTES, 1999	135
AÉROPORT INTERNATIONAL DE BEYROUTH, 2000	147
PARIS, RUE DES AMANDIERS, 2013	159
AÉROPORT ROISSY-CHARLES-DE-GAULLE, 2014	175
PARIS, RUE DES AMANDIERS, 2015	187
BEYROUTH, 2016	201
PARIS, RUE DE LA DUÉE, CAFÉ LE LÀ-HAUT, 2019	219
AU PLUS LOIN... AU PLUS PROFOND	235

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 190
ISBN : 978-2-84805-360-8
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2020

MAUVAISES HERBES. Dehors, le bruit des tirs s'intensifie. Rassemblés dans la cour de l'école, les élèves attendent en larmes l'arrivée de leurs parents. La jeune narratrice de ce saisissant premier chapitre ne pleure pas, elle se réjouit de retrouver avant l'heure «son géant». La main accrochée à l'un de ses grands doigts, elle est certaine de traverser sans crainte le chaos.

Ne pas se plaindre, cacher sa peur, se taire, quitter à la hâte un appartement pour un autre tout aussi provisoire, l'enfant née à Beyrouth pendant la guerre civile s'y est tôt habituée.

Son père, dont la voix alterne avec la sienne, sait combien, dans cette ville détruite, son pouvoir n'a rien de démesuré. Même s'il essaie de donner le change avec ses blagues et des paradis de verdure tant bien que mal réinventés à chaque déménagement, cet intellectuel – qui a le tort de n'être d'aucune faction ni d'aucun parti – n'a à offrir que son angoisse, sa lucidité et son silence.

L'année des douze ans de sa fille, la famille s'exile sans lui à Paris. Collégienne brillante, jeune femme en rupture de ban, mère à son tour, elle non plus ne se sentira jamais d'aucun groupe, et continuera de se réfugier auprès des arbres, des fleurs et de ses chères adventices, ces mauvaises herbes qu'elle se garde bien d'arracher.

De sa bataille permanente avec la mémoire d'une enfance en ruine, l'auteure de ce beau premier roman rend un compte précis et bouleversant. Ici, la tendresse dit son nom dans une main que l'on serre ou dans un effluve de jasmin, comme autant de petites victoires quotidiennes sur un corps colonisé par le passé.

Née au Liban en 1977, DIMA ABDALLAH vit à Paris depuis 1989. Après des études d'archéologie, elle s'est spécialisée dans l'Antiquité tardive. Mauvaises herbes est son premier roman.

N° D'ÉDITEUR : 190
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2020
ISBN : 978-2-84805-360-8
PRIX : 20 €

www.swediteur.com



9 782848 053608

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Mauvaises herbes de Dima Abdallah
a été réalisée le 6 mai 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com
ISBN : 9782848053745